

Dans la mire de Lucky Luke : la représentation du Québec dans *La Belle Province*

Steve Laflamme

Le Québec dans l'oeil de l'Autre

Number 158, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61540ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

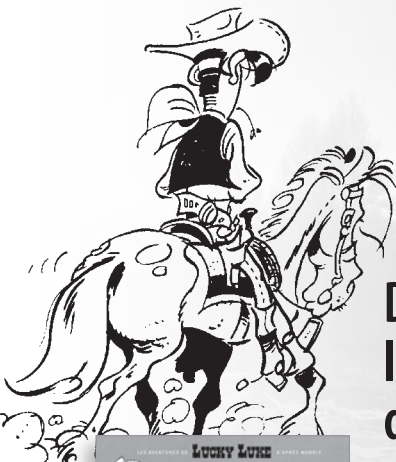
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laflamme, S. (2010). Dans la mire de Lucky Luke : la représentation du Québec dans *La Belle Province*. *Québec français*, (158), 20–22.



Dans la mire de Lucky Luke : la représentation du Québec dans *La Belle Province*

PAR STEVE LAFLAMME*



« Il est aussi important de souligner que la “Belle Province” qui donne son titre à l’œuvre est en fait la jument dont Jolly Jumper s’éprend, ce qui crée une allégorie rappelant un peu celle que fait le conteur Fred Pellerin, qui appelle son personnage “Lurette”, d’après l’expression populaire “il y a belle Lurette”. »

À l’aube du XIX^e siècle, Chateaubriand brosait un portrait des paysages québécois dans *Atala*, un peu plus de cent ans avant que Louis Hémon présente sa vision du Québec rural dans le roman qui l’aura rendu célèbre. Certains cas sont des réussites, comme le roman policier *Déjà dead* de Kathy Reichs, une Américaine qui connaît Montréal pour y travailler à l’occasion en tant que médecin légiste. D’autres entreprises se montrent plus laborieuses, voire complètement farfelues, tel le polar de Fred Vargas intitulé *Sous les vents de Neptune*, roman dans lequel l’auteure française décrit un Québec purement irréaliste, erroné, cliché, témoignant de cette vision qu’entretiennent nombre de Français qui nous croient encore entourés de tipis et parés de ceintures fléchées¹. En bande dessinée, les auteurs Achdé (Hervé Darmenton) et Laurent Gerra, respectivement dessinateur et scénariste, publiaient en 2004 un numéro de la série des « Aventures de Lucky Luke d’après Morris » dans lequel le cow-boy solitaire traverse l’Amérique jusqu’au Québec. Voyons en quoi l’œuvre intitulée *La Belle Province*² présente une vision à la fois instructive et caricaturale de notre contrée lointaine.

Hue, Jolly !

Coups de chapeau

Il fallait s’attendre à trouver dans cette œuvre un soin particulier accordé à la langue québécoise. À cet égard, il faut lever notre Stetson à quelques belles trouvailles lexicales de Laurent Gerra, apparemment un amoureux du Québec. Ainsi la récupération de quelques expressions idiomatiques fait souvent sourire et témoigne d’une belle recherche, comme cette réplique de la jument dont Jolly Jumper devient amoureux : « T’es hot en maudit, toi. Si tu veux être mon chum, j’veux bien devenir ta blonde » (p. 8). Le récit se déroulant dans la ville de Contrecoeur (il fallait le faire, quand même...), il est aussi possible de lire, sur la pancarte qui

marque l’arrivée dans cette municipalité, une devise plutôt réussie qui fait appel à une lecture à double sens : « Étranger, si tu cherches des crosses, tu trouveras du plomb » (p. 11). Il faut également souligner entre autres réussites l’emploi du nom propre « Canayens » (p. 5), de la locution adverbiale « à c’t’heure » (p. 12), de l’insulte « chiens sales » (p. 35), du verbe « enfrouaper » (p. 39) ; l’allusion au carcajou (p. 35) ; la transformation de l’expression « les doigts dans le nez » (qui marque la facilité, comme on le sait) par « les sabots dans le nez », employée par le cheval québécois du récit à l’approche du rodéo (p. 6) ; l’invitation à se « tirer une bûche » (p. 17). Il est aussi important de souligner que la « Belle Province » qui donne son titre à l’œuvre est en fait la jument dont Jolly Jumper s’éprend, ce qui crée une allégorie rappelant un peu celle que fait le conteur Fred Pellerin, qui appelle son personnage « Lurette », d’après l’expression populaire « il y a belle Lurette ». Dans l’œuvre d’Achdé et Gerra, Province se fait capturer par l’antagoniste du récit (un anglophone des plus mercantiles...) puis est secourue par Lucky Luke et sa monture, en fin d’histoire – version allégorique, peut-être, d’un Québec qu’on souhaite voir libéré au terme d’une captivité aux mains des Anglais.

Dans cette bédé, on note aussi çà et là plusieurs références à des emblèmes de la culture québécoise. On remarque parmi les personnages Céline Dion (la chanteuse fortement critiquée du « café salon » – version francisée du *saloon*), que défend un gros René à barbe blanche qu’on devine être l’incarnation de l’imprésario Angélic. On trouve Robert Charlebois et Gilles Vigneault, très ressemblants, assis au bar et plutôt éméchés (p. 24). L’entrepreneur de pompes funèbres s’appelle G. Rozon (manifestement Gilbert, comme l’indiquent ses lunettes et son nez aquilin) et la bannière de son commerce soutient la devise « Juste pour mourir » (p. 26). Le magasin général, dont on aperçoit l’enseigne (p. 23), s’appelle *Chez Leclerc, Au*

p'tit bonheur. Le principal allié de Lucky Luke, dans le récit, s'appelle Mario Bombardier – hommage à Mario Lemieux et Joseph-Armand Bombardier, faut-il supposer. Enfin, on trouve dans l'œuvre le personnage de Louis-Adélaïde Sénécal, promoteur du chemin de fer du Québec qui s'allie au célèbre justicier qui tire plus vite que son ombre. (On trouve même, à la fin du livre, deux gravures honorant la mémoire de Sénécal et son apport à l'univers ferroviaire québécois).

Outre ces références directes, il faut souligner la subtilité de certains reports à des éléments socioculturels ou à des événements historiques propres au Québec. Ainsi le lecteur sourira en apercevant Dean MacHabann, l'antagoniste qui souhaite posséder Contrecoeur en acquérant diverses propriétés pour des montants dérisoires, rappeler Vigneault en fredonnant « I went to ze [sic] market, mon petit panier sous mon bras » (p. 23). Trois cases plus loin, après avoir acquis le magasin général Chez Leclerc, il se réjouit en chantant : « C'est un petit bonheur que j'avais racheté » (p. 23). Il est même permis de se demander si Gerra connaît Les Colocs, puisqu'à la même case, l'acolyte de MacHabann suggère de raser Chez Leclerc pour construire un centre d'achats – voilà qui n'est pas sans rappeler « La rue principale » de Dédé Fortin... On récupère le patronyme de l'ennemi (MacHabann) pour inscrire sur un écriteau « MacHabann enfin au Canada » (p. 27), question d'évoquer l'équivalent canadien du rêve américain, cette promesse faite à l'agriculteur de l'époque de détenir une propriété sur la terre qu'il cultive, lui qui rêve de « sa cabane au Canada ». Plus loin, Charlebois évoque la restitution de sa brasserie, proposant une tournée de sa « maudite bière³ » (p. 40) – ce à quoi un quidam dans le bar répond : « Vive Robert qu'est pas ordinaire », en guise d'allusion à sa chanson⁴. La case suivante présente la chanteuse Céline qui scande « Mon pays, ce n'est pas un pays c'est l'hiver » (p. 40), évoquant l'hymne qu'a rendu populaire Vigneault. Après la résolution de l'intrigue, une fois MacHabann arrêté, son acolyte démasqué et Jolly Jumper réuni à la belle Province, le cheval de Lucky Luke, peiné de devoir quitter le Québec, signale : « J'reviendrai à Montréal » (p. 46), paraphrasant une autre chanson de Charlebois. Notons, enfin, que les dernières paroles de Lucky Luke (avant qu'il n'entonne une version française de la balade qui ponctue son éloignement habituel en fin de récit) sont la reprise du « Vive le Québec libre » du général De Gaulle (p. 46).

Mis à part ces singularités efficaces, les auteurs ont pris soin de trouver des équivalences appropriées aux diverses réalités qui caractérisent les traditionnelles histoires de cow-boys qui mettent en scène Lucky Luke. En effet, la cavalerie (encore en retard dans cette histoire) est remplacée par la police montée ; le goudron dont on enduit les *desperados* devient du sirop d'érable ;

le bonimenteur du village, qui attire tout un attroupe-ment de naïfs, est ici un membre du clergé ; le panache d'un orignal suspendu au mur du café salon est substitué dans *La Belle Province* aux cornes de buffle accrochées au mur du *saloon* dans les œuvres précédentes.

Coups de feu... qui ratent la cible

L'œuvre de Achbé et Gerra présente toutefois quelques failles, à commencer par la représentation très américanisée des personnages qui parsèment le territoire québécois. À part les pages 4-5 de l'œuvre, dont le rôle est de raconter une très brève histoire du Québec, ailleurs dans le récit, les Bombardier, Sénécal, MacHabann et autres protagonistes québécois sont affublés des mêmes costumes que ceux des autres tomes de la série Lucky Luke. On se croirait donc en pleine conquête de l'Ouest, malgré l'unicité historique et culturelle du territoire choisi par les concepteurs de l'œuvre. En outre, je me questionne quant à la pertinence de faire de Mario Bombardier un homme qui accueille Luke au moyen d'une décharge de carabine, lui qui se méfie des étrangers qui visitent de manière inopportune son érablière... Voilà un comportement très américain, qu'on se rappellera avoir vu dans plusieurs autres ouvrages de la série. L'agissement de Bombardier est non seulement invraisemblable, mais il entre également en contradiction avec une des caractéristiques des Québécois véhiculées dans *La Belle Province*, soit leur tempérament pacifique et accueillant.

Sur le plan linguistique, les auteurs agissent en hors-la-loi : ils pêchent par excès dans l'usage de certains termes, méconnaissent la signification de plusieurs québécismes et mettent dans la bouche de quelques personnages québécois des mots qu'il est peu plausible de rencontrer chez nous – qui plus est chez des ruraux du début du XIX^e siècle. C'est là que l'œuvre acquiert un aspect caricatural.



« On note aussi çà et là plusieurs références à des emblèmes de la culture québécoise. On remarque parmi les personnages Céline Dion (la chanteuse fortement critiquée du « café salon » – version francisée du saloon), que défend un gros René à barbe blanche qu'on devine être l'incarnation de l'imprésario Angélil. On trouve Robert Charlebois et Gilles Vigneault, très ressemblants, assis au bar et plutôt éméchés. »

On comprend ainsi, dès les premières pages de la bédé, la fascination des auteurs français pour l'emploi fréquent du juron « maudit » de la part de nombreux Québécois ; seulement, comme la poutine qu'ils évoquent trop souvent, les personnages ont recours à ce patois à toutes les sauces... Si le lecteur sourit en voyant successivement un castor récriminer en disant « Maudits trappeurs » (p. 4), un Québécois francophone décrier les « Maudits Anglais », un Amérindien condamner les « Maudits visages pâles » puis Jacques Cartier affirmer à François I^{er} que, « dans une couple de mois, on parlera not' maudit français en Amérique du Nord » (p. 4), on se rend compte plus loin que Gerra ne possède pas la signification de ce juron dans notre parler lorsqu'il fait dire à Mario Bombardier que « nous l'aimons, notre maudite liberté » (p. 46) avec plus ou moins de naturel.

Lors de son arrivée à la frontière canadienne, Lucky Luke a affaire à un douanier vêtu de l'uniforme de la police montée, qui lui indique que « de ce côté-ci de la frontière, on cause aussi l'argot de Shakespeare » (p. 10), phrase qu'on entendrait davantage dans la bouche d'un Français. Le lecteur se surprendra aussi de voir certains personnages dire de Lucky Luke qu'il est un « bouvier » ou un « vacher » – traductions « françaises de France » – plutôt qu'un cow-boy, ou de voir le douanier plutôt franchouillard traduire son incompréhension par un « plaît-il, étranger ? » (p. 16). Trop souvent, donc, les habitants dans l'œuvre francisent plus

vite que leur ombre... On s'étonne également de voir Marie, l'épouse de Bombardier, femme au foyer modèle, élégante, probablement aussi pieuse que le révèle son prénom, qui sacre, devant la menace des hommes de main de MacHabann : « Criss ! Ils vont incendier not' chez nous ! » (p. 34). Ici encore, c'est le réalisme que le lecteur recherche et la récompense promise est un peu plus de crédibilité.

FIN

On pardonnera à Achbé et Gerra le caractère caricatural et l'aspect peu plausible de certains passages de *La Belle Province*. L'entreprise de créer une bande dessinée de la série Lucky Luke dont l'histoire se déroule au Québec est déjà, en soi, dépaysante et louable, d'autant plus qu'il n'est pas du devoir de la bédé – pas de cette célèbre série, du moins – de s'en tenir à la vraisemblance. Ce sont d'ailleurs la plupart du temps les décalages (temporels et langagiers) qui font rire et sourire dans cette œuvre. Qu'apprend-on des Québécois au juste, dans *La Belle Province* ? Que nous sommes pacifiques, honnêtes, que nous souhaitons conserver notre unicité et tenons à notre liberté, que nous résistons à l'envahisseur anglais et que nous sommes moins mercantiles que lui. Des généralités manichéennes, tout ça ? Peut-être, question d'ajouter à la caricature. Mais la caricature s'inspire toujours de traits véridiques, et parions que la Délégation générale du Québec à Paris, qui a collaboré à cette œuvre, entérine l'image que cet épisode de la longue vie de Lucky Luke projette de notre nation. Reste aussi que cette bédé reflète bien l'amour des auteurs pour le Québec, eux qui mettent dans la bouche du cow-boy solitaire des paroles qui produisent dans mon cœur de cow-boy sagittaire l'effet d'une eau de feu à saveur de 400^e anniversaire : « J'ai pu apprécier votre ténacité et votre courage. Vous êtes un peuple fier de ses racines, attaché à son indépendance : vous avez l'étoffe d'une nation » (p. 46). □

* Professeur de littérature, Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Le roman de Vargas témoigne de sérieuses lacunes, d'un manque évident de recherche, au point que Norbert Spehner, lui-même Français débarqué au Québec à la fin des années 1960, sente le besoin de varloper l'auteure dans la revue *Alibis*, n° 11 (été 2004), p. 131-132.
- 2 Achdé et Gerra, *La Belle Province*, Paris, éditions Lucky Comics, coll. « Les aventures de Lucky Luke d'après Morris », n° 1, 2004, 48 p.
- 3 « La Maudite » est probablement la plus célèbre des bières mises en marché par Unibroue, l'ancienne brasserie de Charlebois.
- 4 « Je suis un gars ben ordinaire », affirme le chanteur dans la chanson « Ordinaire ».

